



LE
ROSAIRE
 POUR
TOUS.



BULLETIN MENSUEL
 PUBLIÉ PAR
LES PERES DOMINICAINS
 DU
COUVENT DE ST-HYACINTHE
 P. Q. (CANADA).

Abonnement : 15 cents par an.

Vol. III. No. 3 Mars 1899.

LES ABONNEMENTS VONT DE JANVIER A JANVIER.

SOMMAIRE

GRAVURE : Le couronnement d'épines (Fra Angelico).....	4
Couvent des Dominicains de Corbara.....	8
L'Annonciation ... Un père de famille qui n'abdique pas ses droits	2
Le culte des morts.... Habile réponse d'un évêque, etc.....	3
Dom Bosco et le Milord anglais.....	4
La Prière de Volney Théologie du Saint Rosaire.....	5
L'origine de la "Marseillaise".....	6
La douleur chrétienne.... Le chapelet d'une mendiante.....	7
Blasphémateur puni.... Un mot héroïque.....	8

MYSTÈRES JOYEUX

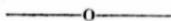
L'ANNONCIATION.

D'après un tableau de James Tissot.

La Vierge est dans sa maison de Nazareth, dans une de ces chambres voûtées aux fortes murailles comme on en construit en Orient. Une natte de joncs desséchés règne à l'entour jusqu'à mi-hauteur. Le sol, fait de dalles brunes, est recouvert d'un triple tapis, le troisième, plus étroit, se repliant à l'une de ses extrémités autour d'un traversin de laine ; c'est la couchette de Marie.

Elle était là, à genoux, enveloppée de longs vêtements blancs, tissés de laine, et vaquant à ses oraisons, quand tout à coup l'ange est apparu. C'est un des purs esprits décrits par l'Apocalypse, et que Saint-Jean nous représente munis de trois paires d'ailes ; deux pour voiler leur face devant l'Éternel, deux pour voiler leur corps, les deux autres enfin servant au vol.—Ici l'apparition semble faite uniquement de lumière, elle se détache en rayons irisés sur le fond obscur de la salle, un peu au-dessus du sol, les mains élevées comme celles du prêtre à l'autel, dans l'attitude de la vénération, et c'est elle qui illumine de son éclat la belle draperie blanche de Marie.

Celle-ci, anéantie dans son humilité, semble toute absorbée en elle-même ; sa tête s'incline sous son voile, les paupières se ferment, comme pour regarder au-dedans de soi et sonder jusqu'au fond son néant. Ses mains, pleines de lumière, alors que le visage est dans l'ombre, s'écartent dans un geste à la fois de recul et de soumission ; Voyez ! semble-t-elle dire, je suis si pauvre !..... Si peu de chose, ô Dieu !..... Cependant qu'il me soit fait selon votre parole : je suis la servante du Seigneur.”



UN PERE DE FAMILLE QUI N'ABDIQUE PAS SES DROITS

Un brave maréchal ferrant de Bessay-sur-Allier (Allier), à qui l'un des coryphées de la libre-pensée disait : “ Si vous ne remettez pas votre fille à l'école laïque, je vous retirerai ma pratique, ” lui a répondu sans prendre de gants :

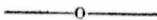
“ Ma foi, monsieur, une bête de plus ou de moins à ferrer ne peut pas faire ma fortune. Faites-vous ferrer par qui vous voudrez, et laissez-moi élever mes enfants à ma guise.”

Le libre-penseur n'a pas demandé son reste et on peut croire qu'il se gardera désormais de l'enclume et du marteau qu'il a provoqué si imprudemment.

LE CULTE DES MORTS

Le souvenir, l'espérance et la prière : voilà le culte des morts. Il s'adresse à des âmes et il réside dans les âmes ; les signes de deuil, les cérémonies extérieures, les monuments funèbres ne sont rien si l'idée religieuse ne vient les animer.

“ Vous avez perdu un fils bien-aimé, dit Lacordaire : de vos mains pieuses et paternelles vous lui avez fermé ces yeux que vous avez vus, que vous avez chéris ; vous avez pris les deux mains de cet enfant, vous les avez réunies sur son lit de mort, comme au temps où, par le mouvement de la vie, elles se réunissaient de leur plein gré et se rapprochaient des vôtres ; vous avez attaché sur ce spectacle de la mort un dernier regard dans lequel vous avez mis comme un suprême effort pour le ressusciter ; vous ne l'avez pas pu. Vous l'avez laissé emporter dans cette terre qui n'a point de nom et qui contient tant de dépouilles depuis six mille ans que nous vivons et mourons ici-bas. Mais le tombeau ne vous a point ravi votre âme ; votre fils vit dans votre pensée, et, quand il s'écoulerait des siècles sur votre âme de père et de mère, votre fils est vivant en vous, présent en vous, parlant en vous ; il vous entend lui dire avec amour et sollicitude ces paroles ineffables qui ont animé le bonheur de son enfance, de sa jeunesse, et de votre maturité à laquelle Dieu l'avait concédé pour un moment.”



HABILE RÉPONSE D'UN ÉVÊQUE A L'EMPEREUR NAPOLEON

Un jour l'empereur Napoléon mandait à Paris Mgr de Barral, archevêque de Tours, parent des Bonaparte.

Le prélat arrive aux Tuileries. Quand on annonce : “L'archevêque de Tours !” l'empereur s'avance précipitamment vers Mgr de Barral et lui dit :

—N'est-ce pas, mon cousin, que la France peut se passer du Pape ?

—Oui, Sire, comme l'armée peut se passer de Napoléon !

La conversation changea de sujet, et, de retour dans son diocèse, Mgr de Barral reçut une magnifique crosse en vermeil, qu'il a léguée aux archevêques de Tours.





.... Notre imagination nous grossit si fort le temps présent, à force d'y faire des réflexions continuelles, et amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité....

DOM BOSCO ET LE MILORD ANGLAIS

Un ancien ministre d'Angleterre visitait un jour Porphelinat de Dom Bosco, à Turin. Il dit au saint directeur : « Vos enfants sont très-sages ; quel est donc votre secret pour maintenir la discipline ?

— Milord, la messe tous les jours, la fréquente confession et la fréquente communion pratiquées avec une entière liberté.

— Mais ne pourrait-on pas remplacer ces moyens par d'autres aussi efficaces ?

— Milord, on pourrait employer le bâton ; mais le bâton ne fera que des hypocrites, et il y aura débandade générale.

— C'est étrange ! étrange ! la messe ou le bâton ! Je dirai cela à Londres.

LA PRIÈRE DE VOLNEY

Le sceptique écrivain Volney était sur un vaisseau; tout à coup s'éleva une furieuse tempête. Oubliant lui-même les funestes doctrines qu'il enseignait, il prend le chapelet d'une femme qui priait à côté de lui, s'agenouille et prie avec un ferveur qui étonne.

Lorsque le danger fut passé, un de ses amis ne put s'empêcher de lui dire : "Que faisiez-vous donc tout à l'heure ; vous priez comme une bonne femme !" — Mon ami, répond Volney, en détruisant lui-même son désolant système d'athéisme, on peut être incrédule et athée dans son cabinet, mais, lorsqu'on se trouve entre le tonnerre qui gronde et l'abîme des eaux qui mugit sous les pieds, on est bien forcé de croire."

THÉOLOGIE DU SAINT ROSAIRE

Le Rosaire n'est point une folie, comme le prétendent les incrédules dans leurs blasphèmes. Il n'est pas non plus un ennuyeux verbiage, un insipide passe-temps, comme le disent certains chrétiens à la mode, sans esprit et sans cœur ; mais, bien au contraire, c'est une dévotion pleine à tous égards de céleste sagesse, un traité de la plus sublime philosophie chrétienne. Nous à qui il a été donné de voir sa surprenante beauté et d'en apprécier les charmes, aimons-le comme il le mérite, d'un amour tendre et fort : tendre, pour le pratiquer avec grande affection ; fort, pour le pratiquer constamment. "J'ai aimé la sagesse, dit le Sage, je l'ai recherchée dès ma jeunesse, j'ai demandé à l'avoir pour épouse, et j'ai été épris de sa beauté. La noblesse de son origine est prouvée glorieusement." Nous devons nous efforcer de pouvoir tenir le même langage pour la dévotion du Rosaire : qui ne l'aima pas dans sa jeunesse doit au moins se procurer la consolation de pouvoir dire à la mort qu'il l'aima dès qu'il la connut. Mais notre amour, je le répète, doit être tel, qu'il nous porte à la pratiquer fréquemment, à la pratiquer comme il convient, à ne jamais l'abandonner afin de vivre selon son esprit, en bons chrétiens, et de croire sans cesse dans l'amour de Dieu et de la sainte Vierge. En outre, à l'imitation des anciens fidèles, qui avaient l'habitude de porter toujours sur eux le saint Evangile, ayons toujours sur nous notre *Rosaire* ou notre chapelet, qui nous rappelle en abrégé tout l'Evangile ; que le Rosaire soit notre plus beau collier, ses grains nos plus riches diamants et nos perles les plus

précieuses ! Que le Rosaire soit cette chaîne d'amour qui tienne toujours nos cœurs unis aux cœurs très-doux de Jésus et de Marie ! Rappelons-nous aussi souvent ses nombres et la signification qu'ils ont, pour en admirer la sagesse et en suivre les salutaires enseignements. Enfin que les roses et les cierges bénits nous soient chers, que leur souvenir soit efficace pour nous rendre véritablement *la bonne odeur de Jésus-Christ*, et pour nous faire *briller par nos œuvres, afin que le prochain*, édifié par elles, *puisse glorifier le Seigneur*. Puisse-nous un jour, notre cierge entre les mains, savoir combien *est précieuse devant le Seigneur la mort* des associés du Rosaire.

L'ORIGINE DE LA "MARSEILLAISE"

Cette musique d'où vient-elle ? Elle n'est pas de Rouget de l'Isle, qui n'a fait qu'adapter des paroles de sa façon, un *Chant de guerre pour l'armée du Rhin*, à l'air entraînant composé par un autre, et qu'il avait dans la mémoire après l'avoir entendu, deux ans plus tôt, à Saint-Omer, où il était en garnison avant d'aller à Strasbourg.

Cette musique, elle vient de l'Eglise. Elle est l'œuvre d'un maître de chapelle inconnu, de Saint-Omer, nommé Grisons, elle fait partie d'un oratorio considérable qu'il avait composé avant 1787, sur les chœurs d'*Esther* de Racine. L'air qui a servi à la *Marseillaise* est dans l'introduction de l'oratorio ; c'est exactement l'hymne devenu célèbre avec les strophes révolutionnaires de 92 ; c'est le même rythme, ce sont les mêmes notes, c'est un décalque complet sauf quelques détails insignifiants.

Grisons a exercé les fonctions de maître de chapelle de la cathédrale de Saint-Omer de 1775 à 1787, et en se retirant, à cette date, il a déposé l'inventaire de toutes ses œuvres, avec tous ses manuscrits, aux archives de la cathédrale et de la ville, où l'on peut voir, encore aujourd'hui, les quatre-vingt-douze pages autographes de son oratorio d'*Esther*, d'où est sortie la *Marseillaise*. C'est un fait désormais établi, irréfragable, et on peut consulter, entre autres travaux historiques à ce sujet, une étude savante et invinciblement documentée de M. Arthur Loth, un des principaux rédacteurs de *l'Univers*.

C'est donc à la musique religieuse, à un modeste maître de chapelle, qu'appartient l'air de la *Marseillaise*.

LA DOULEUR CHRETIENNE

On peut dire de quiconque s'endort dans le Christ ce que saint Augustin disait de sa mère : *elle ne mourait pas misérablement et elle ne mourait pas tout à fait*. Si donc les chrétiens s'affligent, malgré la vivacité de leur foi, c'est qu'il est impossible que la faiblesse humaine ne ressente pas vivement la perte d'une personne aimée, et saint Chrysostome explique la douleur chrétienne en ces termes :

“Je sais que la nature humaine fléchit. On regrette ce qu'on avait l'habitude de voir chaque jour. Nous ne pouvons pas ne pas pleurer ; le Christ lui-même pleura Lazare. Pleurez donc, mais pleurez avec douceur, avec modération, avec la crainte de Dieu. Alors vous pleurerez, non comme si vous ne croyiez pas à la résurrection, mais comme quand on se sépare de ce qu'on aime. Nous suivons de nos larmes ceux qui nous quittent pour un voyage, mais nous ne tombons pas dans le désespoir. Pleurons donc les morts comme des amis qui nous précèdent dans un commun voyage.”

LE CHAPELET D'UNE MENDIANTE.

Un missionnaire, appelé pour donner les exercices d'une mission dans une paroisse difficile, demanda au curé s'il ne se trouverait pas, parmi les personnes pieuses, un pauvre admis à la communion fréquente et sur la piété duquel il put compter.

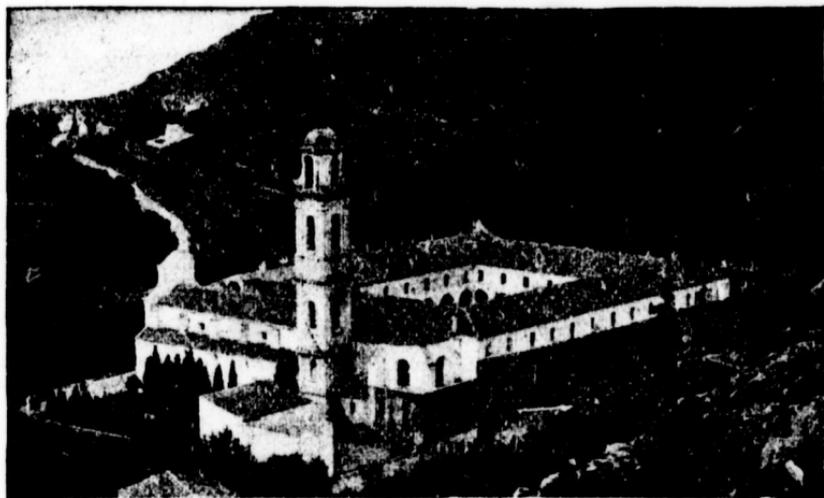
“—Il y a habituellement, répondit le curé, sous le porche de l'église, une mendiante très âgée, qui ne sait autre chose que son Rosaire, et qui vit heureuse et tranquille sous la main de Dieu qui l'afflige.”

Le missionnaire l'ayant fait appeler : “Ecoutez, lui dit-il, entrez dans l'église, et pendant que je prêcherai, mettez-vous à genoux au pied de cette colonne et récitez le Rosaire à mon intention.

La mendiante obéit, et tous les soirs le prédicateur avait la consolation de la voir égrener pieusement son chapelet, à l'endroit indiqué.

La mission eut un magnifique résultat.

“—Ce n'est pas à moi qu'il faut rendre grâce, dit au curé le bon religieux, mais plutôt à votre chère mendiante ; pendant que je parlais, elle ouvrait les cœurs au moyen de ses prières, et y faisait pénétrer la grâce avec mes paroles. Du courage donc, semez des prières et vous récolterez des conversions.”



LE COUVENT DES DOMINICAINS DE CORBARA (CORSE)

BLASPHEMATEUR PUNI

Dernièrement, Renaix, un malheureux qui a acquis une triste célébrité par ses diatribes haineuses contre tout ce qui, de près ou de loin, touche à la religion, se trouvait le soir dans un estaminet du centre de la ville. Après avoir proféré un torrent de blasphèmes, il détacha le crucifix appendu à la cheminée, et, en dépit des protestations du patron, se mit en devoir de le briser sous ses talons.

La nuit suivante, un mal étrange s'empara du profanateur. La science est impuissante à le soulager. Tour à tour les membres sont paralysés ou torturés par d'atroces douleurs. Et voilà quatre mois que ce supplice se prolonge sans apparence d'amélioration.

UN MOT HEROIQUE

C'était au siège de Strasbourg, le rempart était intenable, tant pleuvaient dru les projectiles ennemis.

— Près de moi, a dit un témoin de cette terrible scène, un éclat d'obus met un de nos hommes hors de combat. Aussitôt une Sœur de Charité accourt, et au moment où elle se penche pour secourir le blessé, la sainte fille est elle-même coupée en deux par un obus.

Une nouvelle Sœur se précipite....

— Ma Sœur, retirez-vous, dis-je, avec une feinte de brusquerie : vous le voyez, votre place n'est pas ici.

— Pardon, Monsieur, fit-elle avec un sourire que je n'oublierai jamais ; vous connaissez le proverbe : " Quand un carreau est cassé on le remplace."